

## Publier sa poésie, pourquoi ?

Très tôt, enfant, j'ai eu la conviction que ma vie serait étroitement liée à l'écriture, qu'elle en serait l'axe et le but et – important ! – que je la financerais ainsi (pour ne pas dire « gagner ma vie », formule pour le moins déplaisante).

Je visualisais l'acte d'écriture (que je pratiquais déjà) de l'intuition première à la formulation, la réécriture, l'objet « livre », la critique, les retours de lecture, les entretiens avec les journalistes, le propos, le style, etc. Mais je voyais aussi, avec la même acuité, le moment où j'allais devenir riche grâce à l'écriture (votre indulgence : j'étais l'enfant d'une classe populaire qui souhaitait améliorer ses conditions de vie) et monter dormir dans une chambre du Meurice avec inconséquence (Le George 5 était déjà pris par Sagan) les soirs où j'aurais bu trop de champagne dans son bar pour rentrer chez moi en décapotable (votre indulgence bis : ce fantasme date des années 2000).

En publiant mon premier livre en 2015, j'avais la conviction que : 1/ je serai lue, 2/ que mes livres se vendraient, 3/ qu'ils me rapporteraient suffisamment d'argent pour pouvoir en vivre.

Très vite, on m'a expliqué (avec condescendance souvent, comme on expliquerait à un enfant de quinze ans que le père Noël n'existe pas) que personne ne gagnait sa vie en publiant de la poésie, qu'il ne fallait rien en attendre à part une forme de sociabilité voire un peu de gloire les jours où l'on me ferait l'aumône de m'inviter à lire (chose qu'il fallait accepter même en n'étant pas rémunérée, m'avait-on conseillé, si je voulais que mon livre se vende).

Je n'ai jamais voulu accepter cette option.

L'argent est quelque part ; il va simplement au mauvais endroit. Les 10% (brut, qu'on le sache) qu'on touche – par exemplaire – au mieux (souvent c'est 6% en poésie, voire 3% : aberration) quand on les touche (de nombreuses maisons ne versant pas leurs droits aux autrices (honteux !)) est un pourcentage ridicule en comparaison au travail consacré à l'écriture, au temps mobilisé, aux compétences dont il faut faire preuve lorsqu'on écrit, aux recherches et documentations, aux e-mails, aux coups de fil de boulot, au coût du papier machine et de l'encre d'imprimante, etc.

Aujourd'hui, avec les réseaux sociaux, il faut en plus communiquer, marketter et son livre et son image, informer son public de ses dates, prospecter, répondre à la presse, etc. Ce travail est totalement invisibilisé : il n'est valorisé ni par un pourcentage plus juste, ni par un à-valoir.

Écrire – et même écrire de la poésie – est mon métier. Celui que j'ai choisi autant qu'il m'a choisie et je n'en démordrai pas.

Pour être tout à fait claire, s'il y a impossibilité de gagner de l'argent grâce à l'écriture, j'écrirai quand même. Mais je ne dérangerai pas des maisons d'édition pour faire publier des livres : j'enverrai le pdf à mes copaines. Si l'idée de rencontrer des personnes chouettes autour d'un amour commun de la poésie me démange (comme certaines personnes l'avaient prétendu dans les 113 commentaires suivants mon post FB), je monterai un club de lecture. De plus, il y a des forums d'auteurices qui sont top.

Publier des livres, c'est créer un produit qui fonctionne dans un marché donné, avec un modèle économique certes biberonné aux subventions et au bénévolat pour une grande partie mais j'insiste : l'argent que la poésie crée existe, et je veux ma part à la hauteur des richesses que je crée.

Si je publie des livres, c'est pour les vendre et cela ne changera pas. Si je désire obtenir des prix pour mes livres, c'est pour les aider à trouver leur lectorat (donc se vendre). Si je fais des lectures, des performances, c'est pour obtenir une rémunération et aider mes livres à se vendre. Je ne retire pas de gloire particulière ni de plaisir à monter sur scène. Quand je fais des lectures sans être rémunérée, je pleure beaucoup ensuite, je ressens un profond abattement, je ressens... de l'injustice.

A la question qu'on me (nous) pose souvent : où trouves-tu de l'inspiration ? Ne manques-tu jamais d'inspiration ? Je réponds ceci : non. Je ne manque pas d'inspiration. Je manque d'argent et de temps. Je ne manque pas d'inspiration quand mon travail est respecté, et me payer pour ce que je fais c'est aussi une forme de respect.

Je publie donc mes livres pour les vendre et nourrir leur autrice et don't you dare me dire que c'est impossible.

**Rim Battal**